NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

81 Nº 9 1959

Le Concile de Florence. À propos d'un ouvrage récent

Gustave DEJAIFVE (s.j.)

p. 967 - 969

https://www.nrt.be/en/articles/le-concile-de-florence-a-propos-d-un-ouvrage-recent-1938

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le Concile de Florence

L'histoire du Concile de Florence du P. Gill est un de ces ouvrages longuement et patiemment préparés qui voit le jour « in tempore opportuno ». Professeur à l'Institut Oriental de Rome, ayant collaboré avec son regretté confrère, le P. Hofmann, à l'édition monumentale des sources et des Actes du Concile, l'A. a fait paraître, depuis plus de dix ans, dans les *Orientalia Christiana*, une série d'articles et de monographies consacrés à cette histoire et le récit qu'il nous en présente a toutes les qualités d'une œuvre d'historien et les charmes d'une œuvre littéraire. Il faut savoir gré au spécialiste qu'est le P. Gill d'avoir consenti les renoncements que suppose un texte, ainsi dépouillé de longues discussions techniques : celles-ci ont été impitoyablement rejetées en notes et ce sacrifice du savant à l'écrivain nous vaut un des récits les plus attachants que l'on ait écrits ces dernières années d'un des grands moments de l'histoire de l'Eglise.

Dieu sait pourtant combien cet événement capital — dernière rencontre officielle entre l'Orient et l'Occident chrétien avant la chute de l'Empire de Byzance — prête à discussions et exerce la sagacité des critiques ! La raison en est que la source principale — la plus circonstanciée — où l'on va puiser la petite histoire du Concile n'est peut-être pas des plus pures : c'est le récit de Silvestre Syropoulos, diacre de l'église de Constantinople, qui, après avoir participé aux sessions et signé le décret d'union, passa ensuite dans le camp des anti-unionistes et rédigea ses « Mémoires » qui ont tout le caractère d'une apologie. Les « Actes » grecs, eux-mêmes composés de trois documents différents, au témoignage du P. Gill qui les a étudiés soigneusement en vue de l'édition et les « Actes » latins, rédigés par André de Sancta Croce, protonotaire pontifical, sont loin de concorder toujours et ont bien des lacunes : quel champ idéal pour les conjectures où se complaisent les historiens consciencieux !

Le P. Gill a tenu compte de tout : il a pesé, confronté ces divers témoignages, cherché à discerner la part de vérité qui se cache dans tout procès de tendance, il a tenté de revivre, de « réaliser » les situations individuelles et sociales où se débattaient les partis en présence — un modèle de cette reconstitution sympathique est l'analyse minutieuse de la situation financière de la délégation grecque durant le Concile et de ses incidences psychologiques : hôtes d'un Souverain Pontife, souvent à court d'argent, les Grecs recevaient irrégulièrement leurs subsides et les plus humbles d'entre eux vivaient quelquefois dans un état voisin de la gêne — et, avec le « fair play » pour ses personnages dont il ne se départit jamais, l'A. a réussi à tisser, dans le labyrinthe des opinions divergentes, une trame des événements qui a bien des chances d'être la vraie.

---

1. J. Gill, S. J. — *The Council of Florence*. Cambridge, University Press, 1959, 23 × 16 cm., XVIII-453 p. Prix : 47/6 d.

Comme ce récit est avant tout une histoire et non une exégèse théologique des décrets conciliaires, l'A. en a situé le début — après les préliminaires obligés sur le schisme oriental — sous Martin V et le Concile de Constance, car c'est à ce Pontife que l'on doit le projet d'un Concile d'union à Constantinople, projet qui n'eut pas de suite en raison des attaques turques contre l'empire byzantin. *Toutefois, dès 1430, un accord était conclu avec l'Empereur sur le* principe d'un Concile œcuménique à tenir dans une ville italienne, quelque part entre Ancône et la Calabre.

La mort de Martin V (1431), l'avènement d'Eugène IV et son conflit avec les Pères du Concile de Bâle devaient en retarder l'exécution jusqu'en 1437. L'A. a jugé bon de nous retracer avec quelques détails ces événements préliminaires puisqu'ils constituent la toile de fond sur laquelle le Concile va prendre tout son relief : il est piquant de constater que c'est à une époque où l'Eglise latine connaissait elle-même un schisme grave et douloureux, qu'un Souverain Pontife courait ce beau risque de la foi de renouer les liens de communion avec l'Orient séparé.

A partir de là, l'A. nous relate les diverses phases du Concile dans leur succession chronologique, en ne se permettant quelques digressions théologiques que dans la mesure où elles sont nécessaires à l'intelligence des discussions en cours. L'arrivée des Grecs à Venise, leur réception triomphale par la Sérénissime République, les premiers contacts — faut-il dire les premiers heurts? — avec leur aspect pittoresque et presque comique, les sessions publiques à Ferrare et les colloques privés à propos de la question du Purgatoire et de l'addition *(Filioque)* au Symbole, le transfert du Concile à Florence pour des raisons de sécurité, les discussions passionnées suivies de longues interruptions sur la Procession du Saint-Esprit, l'Eucharistie (épiclèse et pain azyme), la Primauté du Pape, enfin la proclamation du décret d'union, tout va revivre à nos yeux en une sorte de scénario très animé, où alternent les scènes d'extérieur, d'« atmosphère » et les scènes d'intérieur, où se multiplient les « suspenses », où l'issue du Concile va rester jusqu'au bout incertaine.

Après le départ des Grecs, l'A. nous retrace brièvement l'arrivée de la délégation arménienne, l'heureuse conclusion du « Decretum pro Armenis » ; il relate ensuite les tractations avec les Jacobites : Coptes d'Egypte et Ethiopiens, avec les Syriens de Mésopotamie, les Chaldéens et les Maronites; il nous explique les raisons de l'échec de la croisade latine contre les Turcs et les réactions diverses des nations d'Occident à l'annonce de la paix religieuse recouvrée. Enfin, un dernier chapitre raconte la réception du décret en Orient et les manœuvres d'opposition croissante de la part des anti-unionistes qui aboutiront à la rupture définitive lors de la prise de Constantinople par les Turcs.

Dans son épilogue, le P. Gill cherche à s'expliquer les raisons de cet échec aux conséquences incalculables. Il le fait avec la même objectivité sereine dont *lui sauront gré, je pense, ceux qui restent encore séparés de nous. Trop d'obsta*cles grevaient, au départ, ce rapprochement pour qu'on ait pu se flatter qu'il fut de longue durée : l'impréparation des esprits, les nécessités politiques, — préjudice plutôt que facteur d'union sincère — certaines erreurs psychologiques de part et d'autre. Il faut toutefois reconnaître avec l'A. que l'attitude de certains protagonistes joua un grand rôle dans la détérioration des résultats acquis. Si Marc d'Ephèse fut la « bête noire » du Concile aux yeux des latins, l'empereur Jean VIII Paléologue, dont l'attitude de neutralité fut parfaite durant le Concile — c'est un des points qu'il faut souligner dans le récit des faits que nous donne l'A. — se montra d'une tolérance excessive, après son retour à Byzance, à l'égard des adversaires de l'union; quant à Eugène IV, il commit sans doute **la faute — faute politique, s'entend — de n'avoir pas discerné la valeur et l'in-**

fluence d'un George Scholarios, plus tard Patriarche sous le nom de Gennadios, favorable à l'union tant que dura le Concile, mais qui, peut-être par dépit, changea par la suite de camp, jusqu'à devenir l'âme de la résistance.

L'histoire du Concile de Florence est riche d'enseignements et contient des leçons qu'on ne saurait trop méditer à une époque où de grandes lames de fond rapprochent les communautés séparées. Parce que ce sont des hommes qui cherchent à renouer contact, même s'ils le font dans un but religieux, et non de purs esprits ou des âmes uniquement, le côté humain de la rencontre a une importance psychologique primordiale. On ne peut sous-estimer le rôle que jouèrent au Concile de Florence ces impondérables — qu'il s'agisse de questions de protocole, d'étiquette où s'affrontaient deux Cours, fières d'un illustre passé (il est consolant de lire, à ce propos, que le Pape fit toutes les concessions qu'il put en ce domaine, sans rien renier de sa dignité) [2], ou de mentalités diverses. Il faut noter, à cet égard, que la brillante dialectique des Occidentaux, loin d'en imposer aux Grecs, fit plutôt sur eux un effet bien opposé à ce qu'on en escomptait, au jugement d'Isidore de Kiev, peu suspect d'antilatinisme, qui écrit au sujet de la manie de syllogiser des Latins : « je dois dire avec regret qu'ils ont plutôt approfondi le schisme et rendu par là le désaccord plus grand et plus fort » (p. 227). C'est, au contraire, le retour aux Pères, à une tradition commune, patiemment redécouverte, qui, chaque fois, sauva le Concile des sables mouvants où il s'enlisait. La discussion sur le *Filioque* fut, sous ce rapport, typique, mais le Concile en fournit bien d'autres exemples. Quand chaque parti comprit qu'il ne s'agissait pas de faire triompher, à tout prix, son point de vue mais de chercher à concilier, à l'intérieur de la foi, des traditions et des perspectives particulières légitimes, les oppositions cessèrent et le ciel s'éclaircit.

N'est-ce point là la voie de tout vrai rapprochement? L'ouvrage du P. Gill qui nous fait assister à cette découverte progressive par les Latins et les Grecs d'un terrain d'entente, d'une « platform » solide, n'est pas seulement l'itinéraire d'un passé, il nous ouvre sans doute un chemin pour l'avenir.

G. Dejaifve, S. J.

2. Devant le refus obstiné du Patriarche Joseph II de baiser sa mule, selon l'usage, le Pape, après avoir délibéré toute une journée, le reçut, mais sans la solennité à laquelle on s'attendait : question de principe, ajoute le P. Gill (p. 105 et n. 3). Par contre, pour éviter à l'Empereur l'humiliation de se rendre à pied, comme il y avait été contraint la première fois, au trône qui lui était réservé pour les séances, il fit creuser un mur dans son palais, par où Jean VIII Paléologue put être acheminé incognito d'une façon conforme à sa dignité et... à l'étiquette (pp. 142-146).